

## *Présences de Barthes en Hongrie*

Gergely Angyalosi

### **Résumé**

Cet essai a pour but de décrire les formes différentes de la « présence » de Barthes en Hongrie, depuis son bref séjour à Debrecen comme « lecteur d'été » en 1937 à la destinée de ses œuvres parues en hongrois dès le début des années 1970. Sa réception ne peut pas être éclaircie sans la connaissance des débats autour du structuralisme qui ont commencé en Hongrie après 1968 et qui se poursuivirent pendant la période de la répression du « nouveau mécanisme économique ». Aujourd'hui, la présence intellectuelle de Barthes est bien enracinée en Hongrie, non pas seulement dans le domaine des sciences humaines, mais aussi pour un public plus large.

### **Abstract**

The paper aims to describe the different forms of the "presentness" of Barthes in Hungary, since his brief stay in Debrecen as a "summer lecturer" in 1937, to the destiny of his works published in Hungarian from the early 1970s. His reception can not be cleared without the knowledge of the debates around structuralism, emerged in Hungary after 1968 and left significant during the repression of the "New Economic Mechanism" in the country. Today, the spiritual presence of Barthes is rooted in Hungary, not only in the domain of human sciences, but also to a wider audience.

En ce qui concerne la présence d'un auteur dans un autre pays que le sien, il est évident que c'est son influence intellectuelle qui compte le plus. Si j'ai décidé de parler du bref séjour de Barthes en Hongrie, c'était dans le but d'éclaircir une petite obscurité philologique dans sa biographie.

Le pluriel du titre de mon article renvoie au fait que Roland Barthes a passé quelques semaines en Hongrie, plus précisément à Debrecen, en 1938. Barthes lui-même le notait à chaque fois qu'il s'agissait de faire sa biographie, notamment dans *Roland Barthes sur Roland Barthes*, où il écrit qu'il y était « lecteur d'été » en 1937<sup>1</sup>. Or, je possède un document qui prouve que Barthes lui-même s'est trompé de date ultérieurement: il semble qu'il ait donné en cadeau un petit recueil Hachette à quelqu'un dans lequel il a écrit son nom, la date et même son adresse parisienne: *Roland Barthes. Debrecen 17 août 1938, 11 rue Servandoni*.

L'excellente biographie de Tiphaine Samoyault relate les événements de cette année de la manière suivante:

Les années 1937-1938 sont scandées par deux voyages marquants. Le premier, de juin à août 1937, le conduit en Hongrie avec un groupe d'étudiants à l'université de Debrecen, au cœur de la Puszta et non loin de la frontière roumaine. Avant d'être presque entièrement détruite par la Seconde Guerre mondiale, la ville était prospère et favorisait le tourisme par des installations récréatives installées dans une forêt située au cœur de la ville. À majorité protestante (y compris l'université où Barthes donne quelques cours de français comme lecteur, la ville faisait régner un climat d'aisance et de liberté qui marque le jeune homme<sup>2</sup>.

Bien avant elle, Louis-Jean Calvet raconte à son tour cet épisode :

---

<sup>1</sup> *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p.184.

<sup>2</sup> Tiphaine Samoyault, *Roland Barthes*, Paris, Seuil, 2015, p. 158

Ainsi, pendant l'été, il participa à un séjour d'étudiants en Hongrie, à l'université de Debrecen. Les jeunes gens donnent sans doute à leurs homologues hongrois quelques cours de conversation française, et Barthes, lorsqu'il rédigera plus tard une brève biographie à la fin de *Roland Barthes par Roland Barthes*, donnera de cette courte activité une présentation passablement rehaussée en se nommant "lecteur pendant l'été à Debrecen". Cette ville, ou siègera en 1944 le premier gouvernement de libération, dépayse peu ce jeune homme marqué par la religion de sa mère: Debrecen a toujours été le centre du protestantisme hongrois et on l'a pour cela baptisée "la Rome calviniste", ou la "Genève hongroise". Il sera par contre frappé par une scène entrevue dans les rues de Budapest: deux hommes qui manifestent dans leur comportement leur homosexualité. Il n'en parlera que beaucoup plus tard à Philippe Rebeyrol, mais lui dira s'être "extasié" devant cette preuve de liberté.<sup>3</sup>

Enfin, écoutons Marie Gil: « De juin à août 1937, il se rend à l'université de Debrecen, dans le cadre d'un voyage pour étudiants. [...] Il assiste à une scène de la rue qui le frappe: deux hommes manifestent pour affirmer leur homosexualité. Barthes se serait "extasié" face à une telle prise de liberté.<sup>4</sup> »

On voit donc la répétition de la même histoire (sauf l'incident homosexuel qui n'apparaît pas chez Samoyault et qui se passe selon Calvet à Budapest, selon Gil à Debrecen). Les auteurs citent Barthes puis empruntent les uns aux autres, ce qui n'a rien d'étonnant dans la biographie d'un auteur qui n'est plus là pour confirmer/infirmier ce que disent les documents. Ce qui est à retenir de tout cela, c'est que Barthes, selon toute probabilité, avait fait un voyage en Grèce en 1937 (voir sa lettre à Philippe Rebeyrol, 19. août 1937, où il écrit qu'« à tous moments en Grèce, je pensais à toi ». Donc, il a été « lecteur » aux Cours de Vacances de Debrecen un an plus tard, c'est-à-dire en 1938.

Ces cours avaient été lancés dix ans auparavant en 1927, et à l'époque où Barthes y a participé, « les Cours de Vacances de Debrecen sont devenus, avec le temps, un rendez-vous des jeunesses nationales désireuses de se connaître. L'impartialité même de la Direction et l'hospitalité universelle que la population hongroise accorde à tous ses invités, ont fait des journées d'août à Debrecen une Conférence prolongée des jeunesses de tous les pays (en 1936, 22 nations y furent représentées avec 300 participants environ)<sup>5</sup> » – pouvons-nous lire dans la communiqué officielle des organisateurs.

Dix ans plus tard, il sera à Bucarest comme lecteur, c'est-à-dire qu'il devra traverser la Hongrie une nouvelle fois. Autant que je sache, il ne retournera plus personnellement dans ces pays. Ceci dit, sa présence intellectuelle commence à s'y percevoir dès le début des années 1970. Après quelques articles traduits, on publie en hongrois un volume de ses *Écrits choisis* en 1971, suivant les méthodes d'édition en cours à cette époque en Hongrie. Cela veut dire qu'on y ajoute une postface plus ou moins idéologique où les « erreurs » d'un auteur occidental sont « corrigées »: c'était le prix à payer pour qu'un tel livre puisse paraître. Pourtant, dans les années suivantes, l'influence de Barthes s'est renforcée dans le domaine des études littéraires, c'est-à-dire dans les universités.

Il semble que l'auteur lui-même ait été conscient de la portée politique de cette publication parce qu'il a accepté d'écrire une préface pour expliquer la pluralité de ses orientations. À vrai dire, le rédacteur qui avait été amené à faire le tri des textes à traduire dans l'œuvre de Barthes se trouvait dans une situation difficile à cause de l'étendue réduite du volume, et la préface de Barthes devait en quelque sorte justifier la réunion des textes. La préface de Barthes est, en un sens, un acte de bravoure. L'auteur s'adresse « au lecteur

<sup>3</sup> Louis-Jean Calvet, *Roland Barthes*, Paris, Flammarion, 1990, p. 60-61.

<sup>4</sup> Marie Gil, *Roland Barthes, Au lieu de la vie*, Paris, Flammarion, 2012, p. 114.

<sup>5</sup> *Dix ans de Cours de Vacances*. <http://mek.oszk.hu/04200/04280/html/>

hongrois » en septembre 1971, et sur les quelques pages dont il dispose, il s'en est très bien tiré pour justifier le choix des textes inclus dans l'anthologie.

Apparemment, il tient à expliquer la multiplicité des types de discours et de thématiques dans le volume. Le premier bloc thématique est le théâtre: il raconte l'histoire de ses rapports à l'art dramatique, histoire qui a commencé autour 1954, à l'époque de l'apogée du Théâtre Populaire. Aussi parle-t-il de l'influence de Brecht, cet écrivain qui, à ses yeux était capable d'articuler dans ses œuvres « le marxisme ferme et passionné avec ce qu'on peut appeler la conception sémantique des effets théâtraux<sup>6</sup>. »

Le deuxième point de repère est la critique idéologique des manifestations collectives (il s'agit bien sûr des *Mythologies*), « des mythes modernes, mondains et en premier lieu *naturalisés* » – dit-il. La troisième orientation est celle de la théorie critique et littéraire. Barthes explique qu'il s'intéressait à la théorie littéraire, plus précisément au langage et au discours littéraire, dès le début de sa carrière. Dans le quatrième bloc se trouvent les écrits concernant la sémiologie ou la science des significations. Il résume brièvement l'histoire de la sémiologie, dont les commencements, au moins en France, datent de 1956. Barthes affirme que depuis cette époque-là, cette science a connu un développement plutôt orageux – heureusement, dit-il, parce qu'elle avait l'occasion de rencontrer les disciplines voisines, notamment la linguistique, l'ethnologie, la critique idéologique et l'analyse littéraire. Ceci dit, la sémiologie ne serait pas une recherche isolée du monde extérieur; elle cherche à découvrir ses rapports avec la totalité du savoir humain ainsi qu'avec les combats actuels. Et Barthes demande au lecteur de restituer lui-même la relation entre la notion du signe et l'histoire humaine. Car l'objet véritable de la sémiologie est la responsabilité historique des processus signifiants.

Voici donc pour les sujets des écrits réunis dans ce volume. Barthes rend compte de cette multiplicité et essaie de la retourner à son avantage, comme renvoi à son propre travail théorique. À ce propos, il pose quelques questions faisant état de ses réflexions sur la littérature : que-est-ce que c'est qu'un thème? Pourquoi privilégier « l'unité » de telle ou telle œuvre au détriment de ses signifiants ? Pourquoi ne pas attribuer une nouvelle valeur, « révolutionnaire » aux énoncés fragmentés, dispersés et, en quelque sorte, *brisés* ? Pourquoi ne pas considérer *la pluralité* du sujet humain et du travail de l'écriture comme une nouvelle valeur? L'idée de l'organicité d'un livre n'est-elle pas un simple préjugé ?

Barthes veut donc, par la multiplicité des orientations théoriques des textes composant l'anthologie, faire réfléchir le lecteur hongrois. Et cela, non sans rapport avec son autre conviction, notamment selon laquelle l'œuvre ne se construit pas avec la rigueur d'une *destinée*. L'auteur comme sujet humain est lui-même dispersé, pluriel ; il est toujours en train d'écrire plusieurs choses à la fois. Les notions d'unité, d'évolution, de « mûrissement » d'une œuvre sont quelque peu illusoire ; « seulement les manies les plus tenaces du sujet forment une sorte d'unité. » Finalement, il nomme son « seul désir » qui ait gardé une certaine identité dans ce travail multiple, en changement perpétuel, mais qui a varié à la manière d'un thème musical: c'était de « retrouver, au carrefour des formes et de l'Histoire, la subjectivité humaine, le sujet parlant, qui témoigne de sa responsabilité dans son langage même<sup>7</sup>. »

On voit donc que Barthes s'adresse au lecteur hongrois en toute franchise, comme si le rideau de fer n'existait pas, comme si on pouvait penser et parler aussi librement en Europe Centrale qu'en France, une fois qu'on a pris soin de ne pas oublier quels sont les *topoi* idéologiques et éthiques du discours barthésien.

Tout ceci montre qu'à l'époque, et malgré les événements de 68 en Tchécoslovaquie, un certain espoir dans la libéralisation et dans la démocratisation des pays de l'Est n'a pas encore tout à fait disparu de la pensée des intellectuels de gauche occidentaux. Il est à noter

<sup>6</sup> Roland Barthes: *Válogatott írások*, Budapest, Európa, 1972, p. 5.

<sup>7</sup> Roland Barthes: *Válogatott írások*, Budapest, Európa, 1972, p. 7.

que Barthes, à cette époque-là encore, évite de parler d'engagement, et emploie de façon conséquente le mot *responsabilité*. La théorie de l'engagement – on peut entendre par là des conceptions littéraires marxistes qui diffèrent du modèle sartrien, ou même des discours fondés sur une éthique religieuse – met en valeur une littérature de caractère *assertif*. (qu'on pense à la conception lukácsienne de la littérature ou à la littérature tchèque ou française d'inspiration catholique du xx<sup>e</sup> siècle). Telle ou telle communauté se trouve aux prises avec des problèmes irrésolus, et le rôle des écrivains est de suggérer des réponses possibles à la fois individuellement et collectivement, par leurs « moyens spécifiques » (comme les représentants de cette attitude ont l'habitude de dire). Or, Barthes savait clairement dès le début de son itinéraire de critique que cette conception juggle l'autonomie de la littérature en la soumettant à une idéologie, quelle qu'elle soit (émancipatrice et progressiste, ou bien traditionaliste, voire « antimoderne », adepte des valeurs de la tradition religieuse ou nationale).

Par conséquent, Barthes qui ne peut ni ne veut abandonner la conception de la responsabilité morale de la littérature, élabore une théorie de la littérature *interrogative*. L'accent de la responsabilité et du devoir moral passe de *l'assertif* vers *l'interrogatif*. La littérature doit poser des questions mais, bien loin d'être obligée d'y répondre, elle est là pour en formuler de nouvelles. Donner une réponse, c'est « la clôture de l'horizon du sens » ; par contre, une vraie question révèle une ouverture, une réponse en différé ou des réponses multiples. Donc l'écriture « libère une question, elle secoue ce qui existe, sans pourtant jamais préformer ce qui n'existe pas encore, elle donne du souffle au monde »<sup>8</sup>. Pensons à l'allégorie d'Orphée, si importante pour Barthes: la littérature peut amener le réel pour autant qu'elle ne le nomme pas. Car le sens pré-désigné est mort, dès le moment de sa désignation. Roland Barthes déduit de la thèse de la littérature interrogative l'expérience récurrente des écrivains: la déception infinie. Pour l'écrivain, le réel n'est qu'un prétexte (ou pré-texte) – justement parce qu'il utilise le verbe écrire toujours au sens *intransitif*. Deux langages sont « interdits » dans la littérature selon Barthes: la doctrine et le témoignage, car ils demandent tous deux le contraire de la fonction de l'écrivain qui est de susciter l'ambiguïté. L'écrivain s'assimile à un certain langage, il s'y perd, pour ainsi dire, et révèle par là la vanité de sa prétention à se référer à la vérité. La fonction de la langue littéraire consiste justement à neutraliser le vrai et le faux. Bien que la littérature soit une pratique langagière, elle ne peut jamais devenir action, au sens du militantisme public. La vraie responsabilité de l'écrivain, « c'est de supporter la littérature comme *un engagement manqué*, comme un regard moïseën [sic] sur la Terre Promise du réel<sup>9</sup>. » Jusqu'à la fin des années soixante, la poétique structuraliste de Barthes, qui s'élargit progressivement en théorie sémiologique, repose sur cette conception de la littérature.

On pense bien que cette attitude théorique n'a pas eu droit de cité dans le monde socialiste pendant une première bonne dizaine d'années, c'est-à-dire jusqu'à la révolte hongroise de 1956. Mais un changement s'est amorcé, d'abord dans la politique économique de la Hongrie au milieu des années soixante, qu'on a appelé « le nouveau mécanisme économique ». Ce changement avait pour but de « libéraliser » certains secteurs de la société et de l'économie, tout en maintenant la domination de la propriété socialiste, le caractère répressif du régime et le rôle dirigeant du parti communiste. Néanmoins, cette soi-disant ouverture (qui a été ralentie et même repoussée après 1968) a exercé un certain effet sur la vie culturelle et scientifique du pays, qu'il ne faut pas surestimer mais dont l'existence ne peut être non plus niée. Certes, les modifications des règles du jeu dans le travail intellectuel dans les sciences humaines et dans le champ culturel en général, prennent un certain retard par rapport aux ouvertures économiques susdites. Mais on peut voir clairement qu'à la fin de cette

<sup>8</sup> Roland Barthes: *Littérature et signification*, Œuvres complètes, Tome I. Paris, Seuil, 1993, p. 1367.

<sup>9</sup> Roland Barthes: *Écrivains et écrivains*, Œuvres complètes, Tome I. Paris, Seuil, 1993, p. 1279.

décennie, il est devenu possible de publier déjà des auteurs « difficiles » comme Barthes. Il fallait prendre des précautions, bien sûr, parce que la roue du dégel pouvait changer de direction à n'importe quel moment. Il a fallu par conséquent écrire des préfaces et des postfaces critiques dans l'esprit du marxisme officiel (à l'époque, on les a nommées « langue rouge » ou « coda rouge »). Cette libéralisation relative, loin de s'arrêter au début des années 70, s'est amplifiée dans le domaine de l'édition scientifique qui était moins contrôlée que la presse quotidienne. Une des preuves en est qu'on a publié le petit recueil des textes barthésiens chez un éditeur renommé, les éditions Európa (Europe).

Les débats autour du structuralisme avaient commencé très précisément en 1968 (c'est-à-dire assez tardivement), quand une revue de théorie littéraire nommée *Helikon* a fait paraître un numéro thématique sur le structuralisme français. Ces débats se sont prolongés jusqu'à la fin des années soixante-dix, quand ils ont été rassemblés dans un recueil à deux volumes, en 1977<sup>10</sup>. La réception tardive d'un courant littéraire, artistique ou scientifique n'est pas un phénomène rare dans l'histoire culturelle hongroise et les effets des retards sont parfois bizarres. C'était aussi le cas de ce débat sur le structuralisme, qui a été « coupé » pour ainsi dire des problèmes contemporains de la théorie littéraire internationale. En relisant ces textes aujourd'hui, on se sent dans un musée ou plutôt dans un panoptique où les figures célèbres du structuralisme sont rangées sous les yeux sévères des critiques marxistes ou de ceux qui prétendaient faire de la critique marxiste. Il est intéressant de remarquer que ces critiques étaient en général plus indulgents avec Barthes qu'avec les autres « structuralistes », ce qui peut être expliqué par le fait que Barthes n'était pas du tout un critique purement formaliste qui aurait refusé de penser l'histoire. Car le point sensible pour les représentants hongrois de la science littéraire de l'époque était justement le danger, qu'ils ont flairé dans le structuralisme, qui aurait menacé le penchant marxiste pour l'histoire. Aussi faisaient-ils la différence entre les structuralistes « marxisants » et les « antimarxistes » qui voulaient séparer la connaissance scientifique et l'histoire, tout en supprimant ainsi l'idée de l'homme considéré comme « moteur » de l'histoire.

Or il était très clair déjà à l'époque que le travail de Barthes ne pouvait pas être intégré à ce paradigme. Sa notion d'« activité structuraliste » lui valut donc une réception plutôt flatteuse. Les commentateurs reconnaissent qu'il ne s'agissait pas d'une méthode stricte et atemporelle, mais bien d'une pratique et d'une manière de voir, et que sa définition de la structure était d'une grande flexibilité, pour ainsi dire. La structure, chez Barthes (selon ses homologues hongrois) est une simple métaphore heuristique. Le rôle de la critique est donc de continuer l'écriture de l'œuvre: lire et écrire reviennent au même. Et l'un des interprètes de Barthes conclut que Barthes approche avec une sensibilité très fine et érudite la signification des choses et des phénomènes et que, par conséquent, ses tentatives ne sont pas toujours « structuralistes » au sens le plus strict du mot. En somme, la communauté scientifique hongroise de l'époque voulait bien, pour ainsi dire, légitimer le structuralisme comme méthode mais le rejeter comme philosophie ou comme *vision du monde* (pour employer l'expression chère à Lucien Goldmann, critique et « compagnon de route » du structuralisme).

Il faut attendre les grands changements politiques inaugurés en 1989 pour qu'ait lieu « la grande percée » barthésienne (traductions de ses œuvres majeures, commentaires, un volume monographique sur lui en 1996, etc.). Ce processus ne cesse pas de continuer jusqu'à nos jours. Aujourd'hui, la présence de Barthes (comme sémiologue, comme critique littéraire ou comme écrivain) est bien enracinée en Hongrie, non pas seulement dans le domaine des sciences humaines ; quelques-unes de ses œuvres atteignent déjà un public plus large<sup>11</sup>.

<sup>10</sup> *A strukturális-vita*, Budapest, Akadémiai, 1977. (Textes réunis par I. Szerdahelyi.)

<sup>11</sup> Voir à titre d'exemple, la traduction hongroise des *Fragments d'un discours amoureux* dont on a publié une nouvelle édition revue et corrigée. Roland Barthes: *Egy szerelemnyelv töredékei*, Budapest, Atlantisz, 2016 (traduction: Sándor Albert).

## Bibliographie

Angyalosi, Gergely, *Roland Barthes, a semleges próféta*, [Roland Barthes, le prophète du Neutre], Budapest, Osiris-Gond, 1996.

Barthes, Roland, *Válogatott írások*, Budapest, Európa, 1972.

—, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, 1975.

—, *Littérature et signification*, OC, I., Paris, Seuil, 1993.

—, *Écrivains et écrivains*, OC, I. Paris, Seuil, 1993.

—, *Egy szerelemnyelv töredékei*, Budapest, Atlantisz, 2016. (Traduction: Sándor Albert.)

Calvet, Louis-Jean, *Roland Barthes*, Paris, Flammarion, 1990.

Cours de vacances : *Dix ans de Cours de Vacances*. <http://mek.oszk.hu/04200/04280/html/>

Gil, Marie, *Roland Barthes, Au lieu de la vie*, Paris, Flammarion, 2012.

Samoyault, Tiphaine, *Roland Barthes*, Paris, Seuil, 2015.

Szerdahelyi, István (dir.) *A strukturalizmus-vita*, Budapest, Akadémiai, 1977.